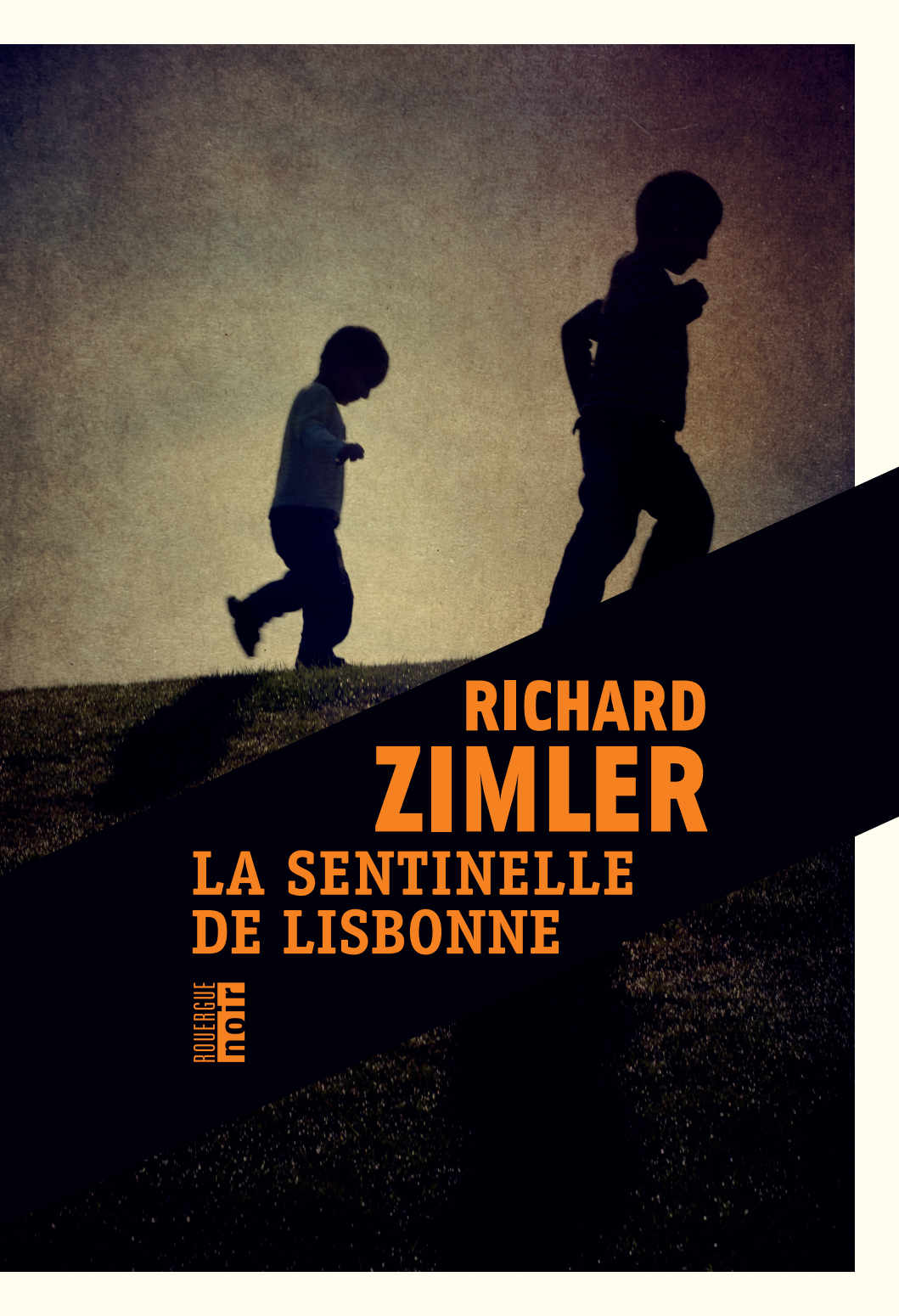




**RICHARD
ZIMLER**

**LA SENTINELLE
DE LISBONNE**

ROUERQUE
noir

Présentation

Henrique Monroe, inspecteur de police à Lisbonne, n'est pas un flic comme les autres. Son comportement singulier sur les scènes de crime est même légendaire, comme ne va pas tarder à le découvrir Luci, la jeune inspectrice qui débute à ses côtés. Et si ses collègues comme sa hiérarchie s'en accommodent, c'est uniquement parce que Monroe est un enquêteur exceptionnel. D'une trempe qu'on n'attendrait pas d'un doux excentrique toujours affublé d'un bolo, comme tout natif du Colorado qui se respecte, lui qui est né dans le décor vertigineux du Grand Canyon. Mais lorsque Monroe est appelé sur les lieux du meurtre particulièrement odieux d'un homme d'affaires en vue, Pedro Coutinho, ce n'est pas seulement l'enquête qui part en vrille, mais sa propre personnalité. En effet, les détails de l'affaire raniment les souvenirs de son enfance américaine, passé qu'il a fui en s'installant au Portugal et qu'il dissimule depuis toujours. Alors que ses agissements deviennent pour le moins étranges, sa famille – sa femme, son frère et ses deux jeunes fils – commence à craindre pour l'homme qu'elle croyait connaître. Tandis que Monroe tente de garder pied à mesure que l'enquête progresse, un nouvel élément survient qui va lui ôter toute chance de préserver son secret...

Roman policier hautement psychologique, *La Sentinelle de Lisbonne* emporte le lecteur dans une vertigineuse quête d'identité et dans une affaire si criminelle qu'elle pourrait bien détruire ceux-là même qui feraient émerger la vérité.

Richard Zimler

Richard Zimler est né à Manhasset, New York. Après avoir travaillé comme journaliste, il est devenu enseignant. Depuis 1990, il vit au Portugal. Il est l'auteur de plusieurs romans historiques traduits en français, notamment *Le Dernier Kabbaliste de Lisbonne* (Le Cherche-Midi) et *Les Anagrammes de Varsovie* (Buchet Chastel).

Du même auteur

Le Dernier Kabbaliste de Lisbonne, Le Cherche-Midi, 2005

Les Sortilèges de minuit, Le Cherche-Midi, 2006

Le Gardien de l'aube, Le Cherche-Midi, 2008

La Quête de Sana, Le Cherche-Midi, 2009

Les Anagrammes de Varsovie, Buchet-Chastel, 2013

Graphisme de couverture : Odile Chambaut

Image de couverture : © Plainpicture/Millennium/Mohamad Itani

Titre original : *The Night Watchman*

© Richard Zimler, 2014

Édition originale Corsair, une marque de Constable & Robinson Ltd,
Royaume Uni, 2014

© Éditions du Rouergue, 2016, pour la traduction française

ISBN : 978-2-8126-1087-5

www.lerouergue.com

Richard Zimler

LA SENTINELLE
DE LISBONNE

roman traduit de l'américain par Sophie Bastide-Foltz

ROUERGUE
noir

Pour Alexandre Quintanilha et mes lecteurs
en France, en Suisse et en Belgique.

Je suis extrêmement reconnaissant aux
agents de la police judiciaire du Portugal
qui m'ont longuement parlé de leur travail,
répondant patiemment à mes nombreuses
questions : José Braz, Verissimo Santos
Milhazes et José Carlos Nunes.
Toute erreur relative à la procédure policière
qui subsisterait dans ce livre
ne serait imputable qu'à moi.

Je souhaite remercier du fond du cœur
Alexandre Quintanilha, Cynthia Cannell,
Jordi Roca, Peggy Hageman et Isabel Silva
d'avoir lu le manuscrit de cet ouvrage et
de m'avoir fait part de leurs précieuses
observations. J'adresse également mes
vifs remerciements à ma merveilleuse
traductrice, Sophie Bastide-Foltz.
Une pensée particulièrement affectueuse
pour Chris Boreggio et Jo Coldwell.

*« Il n'est pas du tout certain que
la personne que nous sommes soit le seul
et unique occupant de notre enveloppe
charnelle... Nous faisons tous des choses
qui nous surprennent, tant en état de veille
que de sommeil. Peut-être avons-nous
des colocataires dans la maison
où nous vivons. »*

Oliver Wendell Holmes

*« Le trouble dissociatif de l'identité,
qu'on a longtemps considéré comme une
anomalie rare et spectaculaire, est en fait
un mécanisme de survie extrêmement
complexe que développent certains
individus confrontés à des traumatismes,
des maltraitances ou des peurs sévères
et prolongés. »*

Deborah Bray Haddock

*Le Livre de référence du trouble dissociatif
de l'identité*

*« Nos secondes chances, peut-être les seuls
fantômes qu'il nous sera jamais donné
de voir apparaître. »*

Henrique Monroe

Chapitre 1

J'étais à mon bureau, en train de relire mes notes, quand le suspect de meurtre assis en face de moi me dit que sa femme et lui n'avaient jamais eu d'enfants mais que dans son lit, chaque nuit depuis un mois, il se représentait son fils.

« Je ne comprends pas... quel fils ? » demandai-je.

« Mon fils imaginaire. On fait tout le temps plein de choses ensemble. »

Ses yeux attentifs semblaient m'implorer de le croire sur parole. Je soufflai sur mon thé fumant tout en évaluant les choix qui s'offraient à moi. « Très bien, alors quel âge a-t-il, cet enfant imaginaire ? » lui demandai-je en inscrivant la date du jour sur mon carnet de notes : *vendredi 6 juillet 2012, 10 h 17 du matin*.

« Il a sept ans » répondit le suspect. « La plupart du temps, en tout cas. Ça dépend de ce que je vois quand je laisse aller mon imagination. » Il se mordit la lèvre et regarda au plafond, comme s'il avait besoin de temps pour écrire la suite de son histoire.

« Allons donc, on mérite mieux vous et moi que ce pipeau philharmonique que vous me jouez là » lui dis-je, et je lui montrai la pile de dossiers entassés sur une chaise derrière mon bureau. « J'ai au moins vingt affaires qui m'attendent, alors si vous croyez pouvoir...

– Vous ne rêvez jamais à ce qui aurait pu être ? » me coupa-t-il en désespoir de cause. Il but une gorgée d'eau, avec précipitation.

Je pris conscience qu'il était à bout de nerfs. Il s'appelait Manuel Moura. Il avait trente-deux ans, mais avec son air d'éternel étudiant il faisait beaucoup plus jeune. Il était professeur de chimie au lycée.

« Alors vous êtes sérieux à propos de ce gosse que vous vous inventez ? » demandai-je.

« Je n'ai jamais été plus sérieux de ma vie.

– Et il a un nom ? » demandai-je, et je me sentis presque sur le point de basculer, comme cela arrive, parfois, lorsqu'on fait un pas en avant pour entrer dans l'histoire de quelqu'un.

« Miguel.

– Et à quoi il ressemble ?

– Il a des cheveux noirs, très noirs, coupés au bol, et de grands yeux verts – un visage éveillé, qui respire l'intelligence. » Son visage s'éclaira d'un grand sourire à la pensée de la merveille qu'il avait créée. « Un gamin brillant, ouvert. Et courageux – vraiment courageux. »

Moura avait les cheveux châtons, bien coiffés, la raie sur le côté, et des lunettes à monture d'acier qui lui donnaient l'air timide et secret – à la Harry Potter. Étant donné qu'empoisonner sa femme me paraissait tout sauf courageux, j'intervins : « Vous essayez de me dire – sans vraiment y parvenir – que Miguel tient de sa mère, c'est ça ? »

Moura leva les mains comme s'il se rendait – à regret – à la vérité de l'hypothèse que je venais d'émettre, puis ôta ses lunettes et se frotta les yeux. Il avait l'air plus adulte sans elles – plus franc, aussi.

Il parcourut mon bureau du regard, à gauche, à droite, et de nouveau à gauche, tendant le cou d'une façon qui aurait paru comique en d'autres circonstances. « Pas de photos de famille, pas de tableaux – c'est un peu froid ici » dit-il. « Vous ne voulez rien de personnel dans votre bureau ? »

Il touchait là à l'un des désagréments que me causait le travail au bureau. « C'est la règle » lui dis-je. « Pas de distraction pour vous ; ni pour moi.

– À la télévision, les inspecteurs personnalisent toujours beaucoup leur bureau » me fit-il remarquer.

« Un certain nombre de choses qu'on voit à la télévision n'existent pas en vrai.

– Et ils élucident presque toujours leurs affaires en quarante-huit heures.

– Je parie que vous regardez *Les Experts* » repris-je d'un ton las ; ce n'était pas la première fois qu'on me comparait à des enquêteurs de fiction à mon détriment.

« Oui mais je n'aime que la version qui se passe à Las Vegas.

– Le problème, c'est que le scénario de ces enquêtes policières est toujours conçu pour vous tenir en haleine, alors que ceci... » – et là, je fis un geste circulaire embrassant mon bureau et plus largement la dimension dans laquelle il s'inscrivait – « ...ceci, monsieur Moura, c'est ce que la plupart des gens appelleraient la vraie vie. Les personnes à qui on a affaire ici sont rarement divertissantes et, de vous à moi, certaines sont même assez incompetentes. Pour votre information, il nous a fallu toute une semaine pour obtenir du laboratoire les résultats des analyses toxicologiques concernant votre femme. Et encore, j'ai dû insister lourdement.

– Mais vous avez su que c'était moi dès que vous avez eu ce rapport, non ? » demanda-t-il, plein d'espoir.

Il semblait impatient d'avoir une meilleure opinion de moi, ce qui me parut à la fois dément et touchant. « Un prof de chimie, un empoisonnement au cyanure – pas besoin d'être grand clerc pour établir un lien » répondis-je.

Il regardait fixement par terre, comme s'il réfléchissait à deux fois à l'idée de s'ouvrir à moi. Pour regagner sa confiance, je me penchai vers lui et lui murmurai sur un ton de conspirateur : « Il m'arrive de faire quelques entorses au règlement. » Je retournai le mug où je range mes crayons afin qu'il puisse y lire le message inscrit en gros caractères bleus : I ♥ BLACK CANYON. « Ma femme me l'a fait faire » lui dis-je. « Elle tient une galerie d'art céramique. »

Il sourit, l'air joyeusement surpris – probablement comme son fils imaginaire – et demanda : « C'est où, Black Canyon ?

– En Amérique – dans le sud-ouest du Colorado.

– Il me semblait bien que vous aviez un léger accent ! » déclara-t-il fièrement.

« Je suis né dans le coin.

– Ça doit vraiment être à l'autre bout du monde – je veux dire, pas seulement d'un point de vue géographique.

– C'est un autre monde.

– C'est sûr. » Il fixa le sol à nouveau, évaluant les choix qui s'offraient à lui. Lorsqu'il releva les yeux, il était à nouveau impatient de me parler de ce qui lui importait le plus – mais à sa façon, si singulière. « Mon fils est vraiment adorable » me dit-il. « Tout le monde l'aime. »

J'avalai une gorgée de thé et écrivis *La vie imaginaire du suspect* sur mon bloc-notes ; que ce soit un signe de perspicacité ou de démente, c'était précisément le genre de choses que j'aimais jeter sur le papier. Dans notre appartement, j'avais des tas de notes photocopées provenant d'interrogatoires, même si je ne savais absolument pas ce que j'avais l'intention d'en faire.

« C'est qui, tout le monde ? » demandai-je.

« Les autres professeurs, les voisins... Où qu'on aille, tout le monde peut voir que c'est un être à part. »

Moura m'expliqua ensuite que se représenter son fils imaginaire était pour lui la seule façon de trouver le sommeil le soir. Il parlait les mains jointes, doigts entrelacés. Comme s'il avait besoin de garder une parfaite maîtrise de lui-même.

Hochant la tête, désireux de nous convaincre tous les deux qu'il y avait une morale dans ce qu'il s'apprêtait à me dire, il me raconta que sa femme les avait tous deux entraînés dans une spirale désastreuse quand elle avait commencé à entretenir une liaison avec le professeur de philosophie de son école. « Elle s'est conduite comme une pute ! » dit-il, avec colère.

Je marmonnai pour moi-même : *Good authors, too, who once knew better words...*¹

« C'est quoi, ça ? » demanda-t-il.

« Des paroles de chansons sortent de ma bouche en anglais, parfois – c'est nerveux » expliquai-je.

¹ Les bons auteurs, aussi, qui jadis connaissaient des mots plus justes. Extrait des paroles de la chanson *Anything goes*, popularisée par Frank Sinatra. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

« Pas de problème. Vous savez le pire dans tout ça ? » demanda-t-il, sarcastique. « Le type avec qui elle a eu cette liaison est un connard de première !

– Sauf qu'elle était manifestement d'un autre avis » objectai-je. « Et, selon moi, elle avait le droit d'avoir son opinion.

– Peut-être » admit-il.

« Peut-être, ou bien oui, en effet ? » insistai-je. Ma tactique consiste toujours à mettre un suspect en confiance, mais il arrive que ceux qui s'attaquent aux femmes me la fassent oublier.

« Vous avez raison » admit Moura, mais je vis bien que c'était uniquement pour que je lui fiche la paix.

« Écoutez, je vais vous dire quelque chose que j'ai été forcé d'apprendre très jeune » dis-je. « Les hommes qui s'imaginent que leur femme ou leur petite amie leur appartient ont une très large responsabilité dans le malheur du monde.

– Oui, je veux bien le croire » admit-il. « Ça fait combien de temps que vous êtes flic ?

– Dix-sept ans.

– Vous avez dû en voir de belles, alors, depuis le temps. »

J'ai failli dire, *la cruauté ne passe jamais de mode*, mais ça m'a semblé un peu facile – trop proche de ce qu'aurait dit Philip Marlowe ou l'un des autres enquêteurs de fiction dont j'imaginai élucider les affaires quand j'étais gamin. « Alors qu'est-ce que vous et Miguel faites ensemble lorsque vous essayez de trouver le pays des rêves ? » lui demandai-je à la place.

« On va surtout à la plage, à Caparica. Je lui prends la main et on court jusqu'au bord de l'océan. Il aime rester là, immobile, à regarder le sable lui glisser sur les pieds – ça lui donne la sensation de patiner. Ça le fait rire. Moi aussi ! »

Moura expliqua qu'il emmenait aussi son fils à la Feira da Ladra, le marché aux puces tentaculaire derrière le Panthéon national, parce que le garçon était dingue de vieux outils agricoles et de gadgets pour la cuisine – comme son père, bien sûr. Devant l'enclos des tigres, au zoo de Lisbonne, Miguel avait dit à son père qu'il voulait être féroce et courageux, et avoir des dents aussi tranchantes qu'un rasoir. Il voulait courir à travers la forêt himalayenne. « Et je veux que personne

ne puisse m'attraper ! » avait-il ajouté, comme si c'était une nécessité absolue.

Je soulignai deux fois cette phrase d'espoir, parce que ça me semblait être une façon pour Moura d'exprimer qu'il craignait depuis longtemps que sa femme et ses amis ne le rattrapent et finissent par comprendre qu'il n'était pas le type à l'air aussi gamin, aussi gentil qu'ils croyaient.

À ce stade de sa fable sur le zoo, Moura prit Miguel dans ses bras et l'étreignit, soulagé d'avoir enfin trouvé un compagnon digne de confiance, et lui dit que, lui aussi, avait toujours voulu être grand et fort, mais qu'il n'avait jamais osé le dire à quiconque jusque-là.

Soutenant mon regard, me demandant de le comprendre du fond de ses yeux sombres, Moura avoua que pouvoir dire à son fils qu'il ne s'était jamais senti suffisamment fort avait été un grand réconfort pour lui. « J'ai toujours voulu pouvoir le dire à quelqu'un, depuis que j'ai eu dix ou onze ans. Et pourtant ce n'est qu'à Miguel que j'ai pu l'avouer. Je n'avais confiance en personne d'autre. »

Des larmes se prirent dans ses cils, et je fus convaincu que c'était ce qu'il avait eu le plus envie de me dire depuis le moment où nous nous étions rencontrés. Une semaine auparavant, j'étais arrivé chez lui pour l'interroger sur la mort de sa femme, et il avait dû voir, sur mon visage, quelque chose qui lui avait laissé espérer que je pourrais le comprendre. À présent, il devait également avoir senti que c'était peut-être sa dernière chance d'expliquer à un tiers quelque chose d'important le concernant.

« Maintenant, vous m'avez aussi avoué votre secret » observai-je.

« Parce que ma vie est finie » dit-il en s'essuyant les yeux. « Alors ça n'a plus guère d'importance. J'aurai probablement... Je ne sais pas, cinquante ans, quand je sortirai de prison. Peut-être même plus. »

Il attendit que je le contredise avec une évaluation plus optimiste. Mais comme je restais silencieux, il s'absorba dans la contemplation de ce que pourrait être son avenir. Il serra les mâchoires ; il était en train de se cuirasser pour une longue bataille.

Le téléphone sonna dans la pièce d'à côté. À travers la porte vitrée séparant mon bureau de la pièce où deux de mes inspecteurs sont

installés, je vis Lucinda Pires, la nouvelle policière de mon équipe, décrocher.

Moura prit une grande inspiration et déclara : « Je pensais vraiment que Miguel avait tout changé. J'imagine que c'était idiot de ma part de croire que tout pourrait devenir différent grâce à lui. »

Le désespoir dans sa voix me toucha et, subitement, je compris que son fils imaginaire avait été le moyen qu'il avait trouvé pour s'endormir, certes, mais aussi s'empêcher de commettre un meurtre. Il avait voulu être quelqu'un de bien. Il avait lutté et échoué.

Je voulais l'aider – rendre son séjour derrière les barreaux plus supportable. « Ce n'était pas idiot » lui dis-je. « Mais il aurait peut-être fallu... que vous vous cachiez encore plus profondément dans votre fiction – et que vous y restiez jusqu'à ce que vous soyez certain de pouvoir parler avec votre femme sans lui faire de mal. Votre imagination pourrait peut-être encore vous aider d'une certaine façon – à dépasser tout ça, je veux dire. »

Sentant la compassion dans ma voix, il se tourna vers le mur et se mit à sangloter. Son affliction me prit par surprise, et je sentis Gabriel s'approcher de moi par-derrière, ce qui était étrange car je n'étais pas en danger. Du moins le croyais-je.

« Écoutez, monsieur Moura » repris-je doucement, espérant le ramener à moi « pensez-vous que votre fils imaginaire va vieillir au même rythme que vous ? Je veux dire que, dans vingt ans, quand vous sortirez de prison, est-ce que Miguel approchera de la trentaine ou bien aura-t-il toujours sept ans ? »

Il se frotta les yeux et prit à nouveau une grande inspiration. « Je préférerais qu'il reste un petit garçon » répondit-il. « Mais je ne suis pas sûr que ça ait encore de l'importance. »

Conscient que nous souhaitions l'un et l'autre aborder un sujet neutre, l'espace de quelques instants, je le fis parler de son métier de professeur. Alors qu'il me faisait part de ses difficultés avec les gamins qui trichaient aux examens, je sentis que Gabriel se retirait. Une sensation de légèreté m'envahit aussitôt. En partant, il me laissa une impression de vide qui avait très exactement la forme de ma curiosité à son égard.

Tandis que Moura et moi discussions, je compris, au fait qu'il était constamment à la recherche des mots justes, qu'il n'avait pu ouvrir son cœur à personne depuis bien longtemps. Peut-être même était-ce la première fois.

Quand j'en arrivai aux tenants et aboutissants du meurtre lui-même, Moura me dit qu'il avait synthétisé du cyanure parce que c'était un poison rapide et sûr. « Je ne voulais pas que ma femme souffre inutilement » me dit-il. « Et peu m'importait que ce soit détectable par vos analyses. » Il haussa les épaules comme pour exprimer le fait qu'il n'avait même pas tenté de déjouer nos efforts.

« Vous auriez quand même pu essayer de vous enfuir après » dis-je.

« J'ai pensé prendre l'avion pour le Brésil. Mais, en voyant ma femme morte, en regardant son visage... J'ai vu quelque chose, dans sa fixité, ce silence qui n'avait rien de naturel, quelque chose sur notre couple et notre destin. Qui expliquait tout, comment les choses avaient commencé, puis comment ça avait tourné. Et ce que notre mariage avait été. C'est là que j'ai compris que fuir ne servirait à rien. »

Ses paroles me mirent mal à l'aise. Peut-être parce qu'il avait compris trop tard quelque chose d'important concernant son couple. « C'est difficile de fabriquer du cyanure ? » demandai-je, regrettant aussitôt d'avoir abandonné un échange qui aurait pu avoir encore plus de sens.

« *É canja* » répondit-il, en agitant la main. *Du gâteau.*

Il réprima un sourire. Il se dit manifestement que montrer trop de fierté pour son savoir-faire serait malvenu. C'était un drôle de type – désespéré puis, l'instant d'après, comme prêt à jouer un rôle vedette sur sa propre histoire dans une série télé. Sur une intuition, je lui demandai : « Est-ce que vous suivez un traitement ? »

– Des antidépresseurs » répondit-il. « Mon médecin a cru que ça m'aiderait. Je pensais presque tout le temps au suicide. Mais voilà, je suis au commissariat de police, sur le point d'aller en prison. Je ne sais pas si on peut appeler ça un progrès. »

Il rit sans joie – du rire d'un homme qui n'a jamais réussi à s'approcher, ne serait-ce qu'un peu, de là où il se serait attendu à se

trouver. Je bus mon thé. J'étais fatigué de parler à des suspects ayant gâché toutes les chances de bonheur qui avaient pu se présenter à eux. Et qui avaient trahi ceux qui leur étaient chers. Leurs pulsions destructrices m'épuisaient.

Quand Moura remit ses lunettes, je compris qu'il préférerait avoir l'air plus jeune que son âge ; c'était son camouflage. Peut-être était-il encore bien plus dangereux que je ne le pensais. Peut-être même avait-il inventé cette histoire de fils imaginaire pour me mettre dans sa poche – qu'il avait senti dès notre première rencontre qu'avec ce stratagème il pourrait me rouler dans la farine.

Depuis 1994, date à laquelle je suis entré dans la police judiciaire, je me suis fait totalement avoir par deux sociopathes, au moins. Tous deux avaient été assis là, exactement où se tenait Moura. Le Numéro Un était un jeune employé de banque au sourire engageant qui vivait chez ses parents à Almada. Un menteur absolument fascinant. Nous avions fini par discuter essentiellement de sa collection de pièces de monnaie rares. Il était arrivé à me convaincre de son innocence jusqu'au moment où les chiens renifleurs nous avaient conduits aux corps de son père et de sa mère, enterrés sous les pavés de son patio. Le Numéro Deux était une belle infirmière qui travaillait à l'hôpital Santa Cruz à Estoril. Elle pouvait rire, pleurer et laisser éclater une colère outrecuidante sur commande : Meryl Streep doublée en portugais. J'ai cru qu'elle était victime d'une conspiration inspirée par la haine, mais il s'est avéré qu'elle avait tué au moins neuf patients avec des piqûres de morphine.

S'il est une chose que le travail de policier m'a apprise, c'est que celui qui s'imagina qu'il ne se fera pas avoir se trompe lourdement.

Moura me racontait à présent qu'un soir il avait versé de la poudre de cyanure dans la sauce tomate relevée qu'il avait préparée pour le dîner. « Ma femme aimait les plats épicés » expliqua-t-il.

On frappa à ma porte. Moura sursauta comme s'il avait entendu exploser une bombe.

« Ce n'est rien, tout va bien » lui dis-je.

L'inspecteur Pires passa la tête. Elle ne faisait partie de la police judiciaire que depuis une semaine. « Désolée, chef » dit-elle. « Il y a eu un meurtre.

– Où ça ?

– À Sao Bento. Dans la Rua do Vale. »

C'était ma semaine d'astreinte, ce qui signifiait que j'héritais de tous les crimes majeurs signalés par la PSP, la police de la sécurité publique. Ses agents étaient presque toujours les premiers sur les lieux car les appels d'urgence au 112 étaient redirigés vers eux.

« OK, Pires, allez immédiatement Rua do Vale avec les gars de la police scientifique. Je vous y rejoins dès que je peux.

– Bien, chef » dit Pires, mais elle ajouta sur le ton d'une mise en garde : « La PSP dit que la victime est fortunée, qu'elle a plein de relations et d'amis au gouvernement. »

Je sortis pour lui dire un mot, tirant la porte derrière moi. « Je sais que vous essayez juste de me protéger, inspecteur, mais il y a peu de risques qu'un cadavre aille téléphoner à ses copains haut placés pour se plaindre de ce que j'ai passé quelques minutes de plus avec un suspect. Ne laissez pas la PSP vous mettre la pression.

– Oui, chef. Désolée, chef. »

Je lui avais parlé gentiment, mais on aurait dit qu'elle allait fondre en larmes, alors je lui mis la main sur l'épaule. « Je ne voulais pas être désagréable. Ce suspect m'a ébranlé. Il y a une chose que vous pouvez faire pour moi, c'est appeler le docteur Zydwicz. Je voudrais qu'il s'occupe de cette affaire. »

Zydwicz était le médecin inspecteur en chef. Il venait de rentrer après deux mois de congé maladie. Nous n'étions pas obligés d'avoir un expert sous la main, mais, pour les affaires délicates, je préférais en avoir un.

Je retournai dans mon bureau pour en terminer avec Moura. Il était en train de finir son verre d'eau. Quelques minutes plus tard, nous nous étions mis d'accord sur la formulation exacte de sa déclaration. Après y avoir apposé sa toute petite signature soignée, il me rendit mon stylo et reprit plein d'espoir : « Je ne crois pas être quelqu'un de si mauvais, en réalité. »

Je réfléchis à ce que je pourrais lui dire ; je voulais être sincère mais le blesser me paraissait inutile. « Les gens sont parfois tellement paumés qu'ils ont beaucoup de mal à se retrouver. C'est peut-être ce qui vous est arrivé. Remarquez, dites-vous bien qu'aucun de ceux

qui ont atterri ici, à votre place, ne s'est jamais vu comme quelqu'un de mauvais. »

J'étais tenté d'en dire un peu plus, mais il avait brisé sa petite vie tranquille au point de la rendre irréparable, et il me semblait qu'il avait bien gagné le privilège de garder quelques illusions. Mais j'avais autre chose en tête et il le sentit. « Vous pouvez y aller, je peux l'entendre » me dit-il.

Je le regardai bien dans les yeux pour m'en assurer. Il fit un signe de tête résolu.

« Je suis désolé d'avoir à vous le dire, mais pensez-vous vraiment que votre fils imaginaire croira que vous êtes un bon père quand il découvrira que vous avez empoisonné sa mère ?

– J'y ai pensé, moi aussi » répondit-il en se redressant sur son siège. Il semblait heureux de constater que nos pensées se rejoignaient. « C'est pourquoi je me suis arrangé pour qu'il ne le sache jamais.

– Vous n'allez plus jamais repenser à lui ? » demandai-je, sceptique.

Négligeant ma question, il me dit d'une voix pleine de reconnaissance : « Vous êtes un chic type. Et vous savez écouter – merci. J'ai eu de la chance que vous soyez le dernier à qui j'ai parlé.

– Ne vous en faites pas, vous aurez plein de gens à qui parler en prison. Et il y en aura pas mal qui seront ravis d'avoir un expert en chimie comme ami. Vous pourrez peut-être même...»

Levant le bras vers sa poitrine, il prit une profonde inspiration puis toussa.

« Il y a quelque chose qui ne va pas ? » demandai-je.

Il fixa le sol et se mit à suffoquer comme un poisson hors de l'eau. « Je ne voulais pas avoir à le dire à mon gamin » dit-il d'une voix étranglée. « Ni à quiconque, d'ailleurs. » Il se pencha sur mon bureau, s'y agrippant, les jointures blanches.

« Mais qu'est-ce que vous avez fait ? » demandai-je en me levant d'un bond.

Il ferma les yeux. Sa prise se relâcha. « Pas la peine d'appeler l'ambulance.

– *Merda !* » braillai-je.

Alors que je me ruais vers lui, sa tête tomba en avant et heurta le plateau du bureau avec un bruit sourd. Sa main droite s'avança du même coup et balayant mon mug I ♥ BLACK CANYON, envoya valser tous mes crayons. Il avait les yeux ouverts mais ne voyait plus rien de ce monde. Un filet de sang dégoulinait de son nez.

L'inspecteur Pires se précipita depuis le bureau voisin. Je lui criai d'appeler une ambulance. « Et dites au médecin de venir avec un antidote au cyanure ! »

Je trouvai un pouls faible mais stable au poignet de Moura. Je le soulevai de son siège pour l'étendre par terre, le mettant sur le dos pour que son cœur n'ait pas à travailler trop. Je vis qu'un petit carré de papier d'aluminium traînait à côté d'un pied de mon bureau.

« Ne me fais pas ça ! » lui dis-je, mais, quelques secondes plus tard, sa poitrine cessa de se soulever. Sentant que ceci était une épreuve autour de laquelle tournait mon propre droit à être vivant, je m'agenouillai à côté de lui et appuyai fortement sur son sternum, puis lui penchai la tête en arrière et lui insufflai deux fois de l'air par le bouche-à-bouche.

Chapitre 2

Après que les toubibs ont confirmé ce que je savais déjà, je suis allé vomir mon petit déjeuner dans les toilettes. Tout en me passant le visage à l'eau chaude au lavabo et fixant le miroir qui me renvoyait des yeux tout de stupeur et de fragilité, je réécrivis, encore et encore, ma conversation avec Moura, au cours de laquelle j'avais pourtant fait tout mon possible pour le rassurer et l'empêcher de s'ôter la vie.

La sensation de lui insuffler la vie était encore sur mes lèvres, comme une croûte salée. Était-ce la culpabilité qui me renvoyait à mon enfance ? Peut-être était-ce juste que tout homme qui regarde suffisamment longtemps son visage perdu dans le miroir finit toujours par voir en lui l'enfant qui comprend pour la première fois qu'il va commettre bien des erreurs au cours de son existence.

Je m'enfermai dans les toilettes pour être seul avec le garçon de dix ans que j'avais été. Là – dans mon souvenir – le croissant de lune brillait de tout son éclat au-dessus de notre maison du Colorado. Des rafales de vent glacial courbaient les branches stériles de nos pommiers, et j'entendais le pas lourd, à tout écraser sur son passage, de mon père se dirigeant vers la véranda sous laquelle j'avais caché Ernie, mon frère de six ans, derrière un tas de bûches.

« Oh, mais regardez qui est là ! »

Papa empoigna Ernie et l'envoya valser sur un amas de neige à côté des marches menant à la porte d'entrée, puis me fit signe de la main. « Viens donc par ici, Hank ! »

Quand j'arrivai près de lui, il me prit par le bras et me serra contre lui. Il tremblait. Je me suis d'abord fait la réflexion qu'il pleurerait peut-être, mais en s'écartant de moi, il me montra un sourire moqueur. « Tu sais quoi, fils », me dit-il, « je vais faire à Ernie ce que l'hiver du Colorado fait à nos pommiers ! »

Il me poussa avec brutalité, je tombai à côté de mon frère. En levant les yeux, je vis papa sortir un sac plastique transparent de la poche arrière de son pantalon...

*

De là où j'étais dans les toilettes, j'appelai mon frère au téléphone. Il perçut tout de suite la panique dans ma voix.

« Un problème ? » demanda-t-il.

« Des ennuis au boulot.

– Mais toi, ça va ?

– Oui, ça va » lui dis-je. « Tout va bien de ton côté ? J'étais inquiet pour toi, tout à coup.

– Tout va bien. Les roses sont superbes en ce moment. Oh, et tu devrais voir le...

– Tu ne crois pas que papa pourrait nous retrouver après toutes ces années ? » l'interrompis-je.

« Mais qu'est-ce qui te prend, Hank ?

– Réponds juste à ma question !

– Tu sais bien que c'est impossible. Même s'il est toujours vivant, ce dont je doute fort, il ne parle pas un traître mot de portugais. Et ni toi ni moi ne sommes dans l'annuaire. S'il avait dû nous retrouver, ce serait déjà fait. Ça fait plus de vingt-cinq ans qu'on est là, maintenant. »

Qu'Ernie puisse être si sûr que nous étions en sécurité, que notre père ne pourrait plus nous faire du mal, et être aussi inquiet sur à peu près tout le reste me faisait souvent enrager, mais pour l'heure, c'était

ce que je voulais entendre. « Tu te souviens de cette façon qu'il avait de dire les pires horreurs avec le plus grand calme ? » dis-je. « Pour nous montrer à quel point il était en paix avec lui-même et avec Dieu. »

Ernie s' alarma. « Tu n'as pas parlé à Ana ni à qui que ce soit d'autre de ce qui lui est arrivé, dis-moi ? » demanda-t-il, croyant avoir un peu mieux compris ce qui n'allait pas chez moi. « La police de chez nous pourrait toujours penser qu'il n'a pas seulement disparu – que nous avons fait quelque chose que nous n'avons pas fait.

– Je n'ai rien dit du tout. Ne t'affole pas.

– Raconte-moi ce qui s'est passé » dit-il d'une voix plus douce.

Compte tenu des antécédents d'Ernie avec les pilules, je n'osais pas mentionner le suicide de Moura, si bien que je répondis : « Un suspect est mort ici, au commissariat. »

Dans le long silence qui s'ensuivit, je réalisai que je m'étais attendu à ce qu'Ernie meure, en ce jour de décembre où papa l'avait trouvé sous la véranda. Parfois, lorsque mon frère et moi ne nous parlions pas pendant plusieurs jours, j'avais même l'impression que papa l'avait bel et bien étouffé, à ce moment-là ou à un autre, et que toute ma vie d'adulte n'avait été qu'un rêve.

« Évite le sang » me disait à présent mon frère. « Et regarde bien des deux côtés avant de traverser. »

Le dernier conseil, qui signifiait « sois prudent en toutes circonstances », était le code de notre enfance. J'acquiesçai, mais alors que le moment était venu de raccrocher, j'en fus incapable ; ce qui m'arrêtait, c'était tout ce que je n'osais pas dire, en dépit du besoin que j'avais de l'exprimer. Je voulais par-dessus tout dire à Ernie que si papa réapparaissait, je le tuerais – mais pas seulement : que j'étais devenu flic pour être sûr de rester suffisamment calme le jour où je lui logerais une balle entre les deux yeux et que je ferais disparaître son corps en sorte que personne ne le trouve.

*

Quand je revins à mon bureau, Pires avait ramassé tous les stylos répandus par terre. Je la remerciai, puis je me rendis au bureau de

Crespo, le directeur de la PJ, pour lui expliquer ce qui s'était passé avec Moura. Son air excédé de celui qui n'a pas que ça à faire me déstabilisa au point que je ne retrouvai pas les termes portugais pour décrire la réanimation cardio-pulmonaire et je dus le dire en anglais. Je me faisais l'effet de parler de très loin et d'être impuissant – comme si j'étais ailleurs dans un autre monde – et j'ai détesté ça.

« Où avait-il caché son cyanure ? » me demanda Crespo quand j'eus fini mon récit.

Je lui tendis le bout de papier d'aluminium que j'avais trouvé. « Là-dedans. » Il le laissa tomber par terre.

« Hé attention ! » dit-il, en levant brusquement la main. « Il y a peut-être encore du poison dessus. »

Tout en pliant le papier d'aluminium en quatre, je lui dis que j'allais demander à la police scientifique de s'en occuper. Je le fourrai dans ma poche de poitrine pour ne pas le perdre.

Crespo sortit une tablette de chewing-gum de son paquet – il y avait plus de quatre ans qu'il essayait d'arrêter la cigarette, depuis la mise en œuvre de la nouvelle législation interdisant de fumer à l'intérieur. « Écoutez, Monroe », dit-il sur ce ton excessivement patient qu'il adoptait quand il s'efforçait de ne pas me montrer à quel point je l'agaçais, « vous avez fait ce que vous avez pu. Rédigez votre rapport et passez à autre chose. » Il fit le tour de son bureau pour venir me donner une petite tape sur l'épaule. « Ce type était un malade – le parfait loser. Vous feriez mieux de l'oublier. »

Sentant la moutarde me monter au nez, je m'écartai de lui. « Je ne vois pas ce qui faisait de lui un loser » dis-je.

En mâchant énergiquement son chewing-gum, Crespo me jaugea, se demandant jusqu'où pouvait aller sa franchise à mon égard. « Nous savons tous que la vie n'est pas toujours une partie de plaisir, Monroe, mais nous continuons à nous battre. Les losers abandonnent. C'est aussi simple que ça. »

Je savais qu'abandonner n'était pas si facile, mais je craignais de lui sortir quelque chose de grossier si je me mettais à discuter avec lui. Je me dis que Crespo ne méritait pas que je prenne la peine de lui faire comprendre combien d'années de désespoir il faut encaisser pour trouver le cran de passer à l'acte et de faire le grand saut.

Sur un ton conciliant, il ajouta : « Écoutez, ce n'est pas parce que vous prenez ça très à cœur que vous allez gagner une médaille. Alors dès que vous aurez fini la paperasse, allez prendre un cognac à l'Açoriana. Vous êtes blanc comme un linge.

– Je ne bois pas, patron.

– Bon sang, Monroe, un cognac, ce n'est pas boire, c'est tenir le coup ! »

*

Je me lavai les mains et tapai mon rapport. Lorsque j'eus fini, il était presque onze heures du matin. Ana devait être à la galerie. Ce fut Liliana, son assistante, qui répondit au téléphone. Quand ma femme prit l'appareil, je lui parlai de Moura. « J'ai vraiment merdé » conclus-je. « Ça m'apprendra à faire le malin.

– Écoute, Hank, s'il avait caché le cyanure, c'est qu'il avait décidé de se suicider bien avant de te parler. »

Elle avait sa voix pleine de bon sens qui, d'habitude, me sortait de l'enfer pour me remettre sur la bonne voie, mais pas cette fois. « Je... je me suis identifié à lui » balbutiai-je et je lui expliquai qu'il s'était inventé un fils pour s'obliger à rester sur le droit chemin.

« Écoute, il t'a dit qu'il avait eu de la chance d'être interrogé par toi. Alors arrête de culpabiliser. »

Des paroles de réconfort, mais la mort était encore là, logée dans ce martèlement à l'arrière de mon crâne et dans l'engourdissement qui s'était emparé de mes mains ; le sang et la peau mémorisent ce que l'esprit oublie.

Un Valium aurait pu m'aider mais j'essayais de ne pas prendre de médicaments le matin. Je ne pouvais pas repousser mon déplacement à Rua do Vale, si bien que je promis à Ana de faire de mon mieux pour rentrer tôt et attrapai mon arme. En arrivant au parking, je me suis aperçu que j'avais oublié mon bolo¹ et je suis vite retourné le chercher ;

1 Cravate dite américaine qui est en réalité un cordon attaché par une barre ou une agrafe ornementale, souvent en argent.

compter sur un oiseau en argent de dix centimètres pour me protéger était stupide, mais Ernie y tenait beaucoup.

Quand je suis arrivé à la voiture, Pires, assise au volant, regardait la page des programmes de cinéma du *Público*. M'entendant venir, elle leva les yeux. Ils étaient rougis et troubles. Elle m'avait déjà dit, la gorge nouée par l'émotion, que c'était la première fois qu'elle voyait mourir quelqu'un.

Nous restâmes silencieux. Elle se fraya un chemin dans la circulation bruyante, les mains agrippées au volant comme si elle venait tout juste d'apprendre à conduire. J'envisageai je ne sais combien d'entrées en matière sans parvenir à en trouver une qui convenait, ce qui me rendit nerveux. « Alors, il y a un film intéressant à voir ? » lui demandai-je pour finir.

« On m'a parlé d'un film qui vient de sortir, avec Angelina Jolie, mais je ne l'ai pas trouvé. » D'une voix pressante, elle ajouta : « Je suis vraiment désolée de ce qui est arrivé là-bas, chef.

– Vous n'y êtes pour rien » lui dis-je.

« Si vous n'étiez pas sorti pour me parler, peut-être que...

– Il aurait pris son cyanure, de toute façon » l'interrompis-je, répétant ce que ma femme m'avait dit.

« Peut-être. » Elle fit la grimace.

« Bon, allons sur cette scène de crime. Rien de ce qu'on pourrait dire ne changera quoi que ce soit à ce qui est arrivé.

– Bien, chef. »

Elle semblait résignée à cette insatisfaction, mais je devais moi-même avoir besoin d'être convaincu ; alors que nous dévalions la Calçada do Combro, je lui dis : « Nous avons tous besoin de raconter notre histoire à quelqu'un, et après l'avoir fait, Moura a dû se dire que sa vie n'avait plus de sens. »

Pires inspira profondément et retint son souffle. J'avais le sentiment qu'elle devait se raccrocher à une dernière pensée, peu amène à l'égard d'elle-même.

« Tous les gens de votre âge ont l'air de penser qu'Angelina est la plus grande » lui dis-je.

« Si je comprends bien, pas vous, chef » répliqua-t-elle, manifestement aussi ravie que moi que notre conversation prenne un tour plus futile.

« J'ai regardé *Lara Croft*, un jour, avec ma femme et mes enfants. C'était comme une mauvaise bande dessinée. Elle a l'air d'une fille bien mais, dans ce film, je l'ai trouvée exécrable.

– Ce n'est peut-être pas une grande comédienne » admit Pires.

Je ris. Un sourire réticent apparut sur ses lèvres – le premier depuis que nous avons commencé à travailler ensemble. La mort de Moura avait probablement modifié la forme et la portée de tous nos rapports futurs.

« Voulez-vous entendre ce que l'agent de la PSP présent sur la scène de crime m'a dit de ce meurtre ? » demanda-t-elle.

« Bonne idée. »

Elle parla rapidement et avec assurance de l'affaire, sans avoir besoin de consulter ses notes. C'était impressionnant. Mais je fus incapable de saisir la plupart de ses propos. Lorsque je fermai les yeux, pour atténuer les battements au niveau de mes tempes, elle cessa de parler.

« Je crois que vous allez devoir recommencer » fis-je. « Désolé. »

Elle me dit que le nom de la victime était Pedro Coutinho. Il avait été abattu dans son salon. Sa gouvernante avait découvert le corps, il y avait environ une heure et quart. Sa femme, Susana, et sa fille Sandra étaient en vacances en Algarve avec le chien de la famille, un caniche répondant au nom de Nero. Elles avaient fermé la maison et s'étaient mises en route pour Lisbonne dès qu'elles avaient été prévenues du meurtre.

J'observai furtivement Pires pendant qu'elle parlait. Son profil était assez énigmatique. Avec sa calotte de cheveux bruns et sa façon de se tenir, très raide, elle ressemblait à un danseur de flamenco. Si j'avais été plus jeune, je lui aurais posé des questions détournées dans l'espoir de percer certains des mystères qu'elle cachait en elle, mais j'avais quarante-deux ans et j'en avais assez de former de nouveaux inspecteurs.

Pires poursuivait, me disant que les fonctionnaires de la PSP sur place avaient trouvé le carnet d'adresses de Coutinho dans le tiroir du bas du bureau de la bibliothèque, et qu'il renfermait les numéros des portables de plusieurs ministres. Ils avaient également trouvé sur sa table de nuit un exemplaire du magazine *iHOLA!* où figurait

un reportage racoleur sur ses vacances en famille à Goa en février dernier. Apparemment, il aimait être pris en photo torse nu, pour exhiber sa musculature de boxeur, sans doute.

Pour finir, Pires m'indiqua que la femme et la fille étaient attendues à Lisbonne en milieu d'après-midi.

« Quel âge a la victime ? » demandai-je.

Elle fronça le nez. « Désolée, chef, j'ai oublié de demander.

– Pas de problème. Et comment réagit Nero ?

– Le caniche ?

– Oui. »

Elle me regarda comme si j'avais perdu la tête.

« Désolé » dis-je. « Ma femme et mes enfants me disent que j'essaie toujours d'être drôle quand ce n'est pas le moment, mais, en réalité, c'est juste pour garder la tête hors de l'eau. »

Je ne pensais pas que nous tenterions à nouveau de faire de l'humour mais, un petit peu plus tard, elle lança : « Je me demande si Nero apparaît aussi torse nu dans les magazines people.

– On peut espérer qu'il est suffisamment sûr de lui pour ça » rétorquai-je.

Nous avons ri, l'un et l'autre – mais un peu trop fort, comme ces gens qui ont eu une dure journée et qui savent que ça ne va pas s'arranger.

Mon portable sonna. C'était Mesquita, le directeur-adjoint de la police judiciaire pour tout le Portugal. « Bon. Écoutez-moi, inspecteur. On me dit que vous êtes en route pour la Rua do Vale, c'est bien ça ?

– Oui monsieur, nous y serons bientôt.

– Bon. Veillez à bien respecter les règles. Et s'il y a la moindre fuite dans la presse, je vous fais suspendre par les couilles. Compris ?

– Parfaitement.

– Bien. Et si jamais il y en a un qui commence à faire pression sur vous, dites-lui d'aller se faire mettre ; et appelez-moi. Même si c'est le Premier ministre. Vu ? »

Il raccrocha sans attendre ma réponse. Quand je dis à Pires qui venait d'appeler et qu'elle ne devait parler à personne de cette affaire, elle me regarda, mal à l'aise.

« Je vous écoute » lui dis-je.

« Pensez-vous que la victime aurait pu détenir des informations compromettantes sur des gens haut placés au gouvernement ?

– On vient de me prévenir que le Premier ministre pourrait appeler, alors qu'en pensez-vous, inspecteur ? »

*

Nous nous sommes garés sur la Travessa do Alcaide, à une centaine de mètres de notre destination ; j'aimais toujours prendre l'air quelques minutes avant de voir du sang. Nous marchions vers le domicile de la victime quand un vieux chariot en bois nous dépassa, un groupe de gamins hurlants penchés à l'extérieur, sur les côtés, en communion avec le dieu du Danger auquel ils avaient encore le droit de vouer un culte à leur âge. Des déchets volèrent sur les pavés ; une radio beugla des infos sur notre interminable crise économique. Le chômage était à quinze pour cent et plus de la moitié des sans-emploi – 500 000 personnes – ne recevaient plus aucune indemnité. Selon une enquête récente conduite à l'échelle nationale, soixante-neuf pour cent des étudiants portugais du supérieur avaient l'intention d'émigrer après leur diplôme. Et nos misérables salaires – les plus bas d'Europe occidentale – avaient une fois encore été jugés trop élevés par le prix Nobel d'économie Paul Krugman et un panel d'experts internationaux.

Alors que nous passions devant une résidence délabrée, avec un grand trou ouvert à coups de pied au bas de la porte, deux grosses gouttes de liquide me tombèrent sur la tête. Je priai pour qu'un des pigeons bouffis de Lisbonne ne m'ait pas pris une fois de plus pour cible. Levant les yeux, je découvris des plants de géraniums rouges dans leurs jardinières de fenêtres jaune canari. Plutôt encourageant : certains parmi nous pouvaient donc encore s'offrir des fleurs et de la peinture. Je m'essuyai les cheveux avec le mouchoir que je gardais toujours dans ma poche arrière.

Le vent sentait les pavés chauds, l'huile d'olive et la levure. Desserrant mon bolo, je constatai que j'avais le col trempé. « Pendant

tout l'été, je veux de la pluie et mes enfants veulent plus de soleil » dis-je à Pires. « Vous pensez qu'on a déjà atteint les trente-deux degrés ?

– On est passé devant une pharmacie, à quelques pâtés de maisons d'ici, et l'affichage lumineux indiquait vingt et un degrés.

– Vingt et un degrés, seulement ? J'ai l'impression qu'il fait beaucoup plus chaud.

– C'est parce qu'il n'y a pas un souffle d'air.

– Si j'étais Raymond Chandler », lui dis-je, « je pense que je vous dirais que les hommes et les femmes deviennent dingues, et même violents, les jours de grande chaleur et sans vent. Surtout quand ils perdent leur emploi et qu'ils méprisent leurs dirigeants.

– Ça me paraît assez juste » dit-elle.

« Vous lisez des polars, inspecteur ? » demandai-je.

« Oui, chef – les classiques américains, surtout. John Dickson Carr en particulier. »

Ainsi, c'était une femme qui appréciait les romans policiers en huis clos – ce qui voulait probablement dire qu'elle n'aimait rien tant que de vaincre l'adversité.

Le trottoir affaissé était trop étroit pour deux personnes marchant de front, si bien que je laissai Pires passer devant. Elle se retournait de temps à autre pour s'assurer que je ne m'étais pas perdu, ou que je n'étais pas de nouveau la cible d'un bac à géraniums qui fuyait. Sa sollicitude me rappela la mienne à l'égard d'Ernie que je surveillais toujours du coin de l'œil quand nous étions petits.

Pires marchait les mains croisées dans le dos, légèrement penchée en avant, comme entraînée par un médaillon trop lourd. J'avais l'impression qu'elle se posait encore des questions quant à sa responsabilité dans la mort de Moura.

« Écoutez, Pires », dis-je, profitant d'une pause de la circulation pour marcher à côté d'elle, « certains des plus anciens flics souhaiteront que vous n'ayez jamais choisi la police. Peut-être même qu'ils se moqueront de vous. Essayez de les ignorer. Les plus jeunes finiront tous par vous accepter comme l'une des leurs si vous tenez bon. Et si vous avez de gros problèmes, venez m'en parler.

– Oui, merci chef » dit-elle, mais sans enthousiasme.

À sa façon de regarder au bout de la rue, l'air très concentré, je me dis que je l'avais mise mal à l'aise. Ayez pitié d'un homme dont l'expérience des femmes est aussi limitée à l'approche de la cinquantaine. « Dites-moi », lui demandai-je, « allez-vous parfois à la plage de Caparica ? »

Elle se retourna pour me faire face. « Chef ?

– Moura, notre prof de chimie... Il y emmenait son fils imaginaire.

– Je suis allée deux ou trois fois à Caparica, oui.

– Au fait, Pires, quand nous sommes seuls, que diriez-vous de m'appeler Henrique ?

– Si... si vous y tenez » répondit-elle, bien que son trouble fût un bon indicateur de ce qu'il y avait peu de chances pour qu'elle respecte notre accord.

Je lui fis signe de reprendre sa marche. « Alors, Caparica, c'est beau ?

– C'est très beau », dit-elle en se retournant un instant, « sauf qu'il y a trop de monde le week-end. Vous n'y êtes jamais allé ?

– Non. Là où j'ai grandi, il n'y avait pas de plages. Le bruit des vagues me stresse encore. Et tout ce sable... Il arrive tout de même que ma femme emmène les enfants près de Guincho. Les plages, elle les aime sauvages. Comme ses hommes. »

Ce dernier commentaire était destiné à faire rire Pires, mais mon humour américain avait été trop pince-sans-rire. Ça m'arrive tout le temps.

« Où avez-vous grandi, chef ? » demanda Pires.

« Pourquoi voulez-vous le savoir ?

– Parce que nous allons travailler ensemble, chef.

– Oh, seulement deux ans environ, Lucinda », lui dis-je, « c'est bien Lucinda, n'est-ce pas ?

– Luci » corrigea-t-elle.

« Eh bien, Luci, vous serez débarrassée de moi en un rien de temps. »

Son regard se perdit un instant. Y avais-je vu de la déception ?

« Rien à voir avec vous » la rassurai-je. « Le directeur remplace systématiquement mes inspecteurs tous les deux ans. Il ne veut pas que quelqu'un travaille trop longtemps avec moi. On a certainement dû vous le dire. »

Pires acquiesça, manifestement embarrassée par ce qu'on avait pu lui raconter dans mon dos.

La Rua do Vale était une vieille rue étroite et mal entretenue – où deux voitures ne pouvaient pas se croiser – menant aux imposantes colonnes de l'église de Jésus, qui paraissaient bien trop majestueuses pour un voisinage aussi peu reluisant. Celui qui avait bâti ce sanctuaire avait voulu rappeler aux résidents que Dieu était là à jamais, à deux pas de chez eux – même si, bien entendu, Il n'était pas là.

La première maison sur notre gauche – aux murs bruts, en mauvais état – était recouverte d'un échafaudage. À une trentaine de mètres en remontant la rue, un petit groupe de voisins était déjà à pied d'œuvre, veillant devant la porte de la victime : un homme âgé en maillot de corps sale, tordu et tout en os ; et quatre femmes, la plus jeune tenant un bébé enveloppé d'une couverture bleue dans ses bras.

« J'aimerais quand même bien savoir où vous avez grandi » insista Pires.

« Un ranch, dans l'ouest du Colorado » répondis-je. « Allez sur Google Maps et cherchez le Black Canyon du parc national Gunnison, puis déplacez le curseur de trente kilomètres sur la gauche. Malheureusement, un touriste n'a absolument rien à faire là-bas, sauf à être regardé comme une bête curieuse par des crotales affamés et des commerçants pris de boisson. »

Malgré mon cynisme, son visage s'éclaira. « Je suis allée dans le parc national des Rocheuses, il y a quatre ans. Filipe et moi sommes partis camper dans l'Ouest américain pour notre voyage de noces. »

J'ai failli dire, *moi aussi j'y suis allé*, mais je ne voulais pas discuter de mon pays natal avec elle ; les Portugais ont souvent du mal à abandonner leurs préjugés sur les États-Unis. « Alors vous êtes mariée ? » demandai-je.

« Oui. Filipe vient d'avoir son doctorat en anthropologie » dit-elle fièrement.

« Des enfants ? »

– Pas encore. Et vous, chef ?

– Deux – Nathaniel et Jorge. Quand ils ne peuvent pas nous entendre, ma femme et moi les appelons Godzilla et King Kong. Dieu sait quels noms eux nous donnent. »

Luci rit, ce qui me fit plaisir – et me permit d’imaginer l’espace d’un instant que les événements de la matinée n’auraient pas d’effet durable sur mon travail.

Les voisins n’étaient plus qu’à une cinquantaine de pas. Ils nous faisaient face, les yeux grands ouverts, curieux ; ils avaient deviné que nous étions flics, même si nous étions en civil. Quand nous fûmes arrivés à destination, le vieil homme demanda d’un ton bourru : « Vous êtes de la police ? »

– Absolument » répondis-je.

Il me lança un regard soupçonneux tout en digérant cette information. Si ma vie avait été le western des années 1950 que j’aurais parfois aimé vivre, il aurait craché par terre entre nous.

Le 24 Rua do Vale était un hôtel particulier à deux étages dont la peinture rose s’effritait sur le stuc. Posté devant, un jeune agent de la PSP lisait un de ces journaux gratuits qui finissent invariablement par rouler et virevolter dans nos rues empoussiérées – boules d’herbes sauvages typiques de Lisbonne. Tandis que nous échangeions une poignée de main, la jeune femme au bébé me demanda si Pedro Coutinho était mort.

« Je suis désolé, madame, mais je ne suis pas autorisé à parler de cette affaire » répondis-je.

« S’il était pas mort, qu’est-ce que vous foutriez ici ! » me dit le vieil homme, avec un froncement de sourcils agressif.

« On fera une enquête de voisinage un peu plus tard » lui dis-je, à lui et aux autres, « et je vous en dirai un peu plus sur ce que j’aurai appris à ce moment-là. »

La porte d’entrée était blindée ; six pènes dormants s’engagèrent dans le mur quand on tourna la clé. Comme je rejoignais Luci dans l’entrée, celle-ci me demanda : « Est-ce que votre cravate western vient du Colorado, chef ? »

Me rendre compte que je ne l’avais pas dissimulée sous ma chemise me fit un coup.

« Oui, c’est un Oiseau-Tonnerre. C’est un ami sioux qui me l’a donnée.

– Vous aviez des amis indiens ? » Sa voix enfla d’un émerveillement de petite fille.

« Juste un – son nom d’homme blanc était Nathan. C’était un *winkte*.

– Un *winkte* ?

– Un clown qui est en même temps un sage. Un fou de profession. Ils portent de drôles de vêtements et font tout à l’envers. Le haut est en bas, l’intérieur est à l’extérieur. Pour eux, il n’y a rien de plus bizarre que le normal. »

Plus important en ce qui me concerne, ils retrouvent ce qui est perdu, aurais-je ajouté, si j’avais mieux connu Luci. Au lieu de quoi, je dis : « On a parfois besoin de tout mettre sens dessus dessous. Et les *winktes* sont les seules personnes ayant assez de ressources pour réussir ça. »

Pas de rire de sa part, pas même un petit sourire narquois, ce qui était très bon signe – celui que j’avais dû espérer sans doute, sinon je n’aurais pas abordé ce sujet.

Nous entrâmes dans le vestibule. Au sol, un parquet sombre, tellement ciré qu’il était aussi réfléchissant que du verre. Deux vases chinois, de la taille d’un homme, recouverts de dragons dorés ondulants, gardaient la porte menant au salon. À côté de l’un d’entre eux il y avait un ficus ramolli dans un grand pot blanc ainsi qu’un arrosoir rouge rempli à ras bord.

Alors que nous enfiliions nos vêtements de protection, nos gants et nos chaussons, Pires reprit : « Nous avons passé des bons moments dans les Rocheuses. À part l’altitude. Filipe a perdu son sens de l’orientation en faisant une randonnée à trois mille mètres et on a failli ne pas le retrouver à temps.

– À haute altitude il faut rester bien hydraté » lui dis-je, mais j’avais parlé distraitement ; je venais d’apercevoir le mort étalé de tout son long sur le somptueux tapis blanc ornant le centre du salon.

Je m’avançai. Dans la bouche de la victime, une chaussette grise avait été enfoncée et maintenue en place à l’aide d’une cravate passée deux fois autour du crâne et nouée. Elle était bleu cobalt, avec des rayures écarlates, et avait été attachée tellement serrée que ses lèvres étaient tirées en arrière, faisant ressortir le nez de manière grotesque, comme la trompe d’un insecte. L’homme était étendu sur le ventre, face à un mur jaune pâle recouvert de toiles dignes d’être

accrochées dans un musée, y compris un petit tableau de Paula Rego représentant une fille à l'air guindé gavant un singe. Il avait une serviette verte épaisse autour des reins et sa chemise de soirée bleue était déboutonnée. L'orifice bordé de sang d'une blessure par balle lui décolorait le dos. Il était petit et trapu, mais il avait de grandes mains puissantes. Ses cheveux gris, denses, étaient coupés court. Il ressemblait un peu à Pablo Picasso.

Cinq idéogrammes asiatiques avaient été tracés sur le mur derrière lui, chacun approximativement de la taille de mon pouce : ディアーナ. Ils étaient d'une couleur brune familière – celle du sang séché. Comme j'en suivais le tracé des yeux, une migraine lancinante m'assaillit, ce qui signifiait que j'étais peut-être sur le point de sortir de moi-même. Pour rester où j'étais – et rester moi-même – je concentrai toute mon attention sur le mort.

Quelque chose ressemblant à du yaourt rosâtre avait été étalé sur sa joue et son oreille gauche ; deux pots vides d'Adagio – aromatisés à la fraise – avaient été jetés sur le tapis. J'aurais dit qu'il devait avoir entre quarante-cinq et cinquante ans, mais c'était difficile à déterminer ; à mes yeux la mort donne toujours aux corps l'air d'être en cire – une illusion que je me suis créée pour me protéger, prétend notre psychologue de la police.

Les poignets de la victime étaient attachés dans le dos à l'aide d'une épaisse corde de nylon blanc. Une flaque de sang avait imprégné le tapis.

Veillant bien à ne pas regarder la grosse tache, je m'agenouillai à côté de lui. Je lui soulevai le bras. D'après le niveau de résistance à la flexion, je sus que la rigidité cadavérique avait atteint son maximum quelques heures auparavant et qu'elle avait déjà commencé à s'estomper. Sous la serviette, j'eus la confirmation de ce que mon nez avait déjà soupçonné quant au degré de panique qui avait été le sien à la fin.

La cravate venait de chez Zara, qui a des magasins dans pratiquement tous les centres commerciaux du Portugal. L'étiquette avec le prix était encore dessus : 19,95 euros. L'avoir laissée était comme un message que m'adressait le tueur quant à la médiocrité de l'existence de sa victime.

Je sondai la chaussette qui était dans sa bouche avec un crayon. Elle y était enfoncée de telle sorte qu'il lui aurait été impossible de respirer ou d'avaler. La cravate lui avait déchiré les commissures des lèvres, qui étaient croûtées de sang. Il n'aurait pas pu crier ni même supplier qu'on le laissât en vie.

La teinte gris bleuâtre de ses lèvres signifiait en tout cas qu'il avait suffoqué. Me projetant dans la scène, je sentis mes testicules se contracter, ma gorge devint sèche, et quand Luci me toucha l'épaule, je sursautai. Curieusement, ma migraine avait disparu et j'eus l'impression d'avoir reculé d'au moins trente centimètres par rapport à la victime. Je regardai dans mes mains. Gabriel ne m'avait pas écrit de message ; à la place, il avait dessiné un petit bonhomme entouré d'un cercle formé de douze points, le signe sioux indiquant une menace imminente.

Chapitre 3

Le meurtrier me guide dans la maison jusqu'à ce que je sois très exactement où il veut que je sois, en train de contempler l'irrévocabilité de son œuvre. Agenouillé, j'examine le visage difforme du défunt, essayant de comprendre pourquoi il est mort, à l'écoute de ce qu'il n'est plus en mesure de me dire. Même si je vois bien que ses lèvres bleu gris ne laisseront plus passer un seul mot, il y a en moi l'espoir de l'entendre murmurer ses dernières pensées, une attente qui perdure et ne se résignerait pas à disparaître. Preuve, sans doute, que je n'ai jamais pu accepter le contrat froid, unilatéral, que la mort passe avec nous.

Un aveu : la nuit, quand j'avance sur la pointe des pieds dans mon insomnie, je me surprends parfois à chercher, dans les toiles d'Ernie, des formes qui seraient des messages cryptés de ma mère. Si elle était encore de ce monde, je la comprendrais mieux – et je serais en mesure de lui offrir autre chose que mes pitreries. Alors peut-être est-ce mon souhait d'avoir une seconde chance qui me tient éveillé. Peut-être que nos secondes chances sont les seuls fantômes qui nous apparaîtront jamais.

*

Le policier chargé de l'affaire en attendant mon arrivée me dit s'appeler Marcos Soutelo et me demanda si je souhaitais être mis au courant.

Au fil des années, j'ai remarqué que les flics de la PSP ont tendance à commencer leur compte rendu par un détail insolite, et plus il est frappant, mieux c'est. J'en ai conclu que l'atmosphère surréaliste d'une scène de crime – le silence rigide et sans appel du mort avec toute cette agitation autour – suscite en eux le besoin de se rassurer sur le fait que nos critères d'appréciation quant à l'inhabituel et l'inattendu sont bien les mêmes. Et, par conséquent, le besoin d'être rassurés sur ce qui est normal. Et pourtant, par rapport à eux, je me sens privilégié ; j'ai cet avantage d'avoir appris très jeune que l'adjectif normal ne veut rien dire.

« La victime n'a pas l'air d'avoir cinquante-neuf ans, qu'en pensez-vous ? » commença Soutelo, et, comme s'il espérait m'étonner un peu plus, il ajouta que Coutinho avait épousé une ancienne hôtesse de l'air de la TAP Portugal de vingt-deux ans plus jeune que lui. « Elle s'appelle Susana Soares », dit-il, « et, si j'en crois les photos de la bibliothèque, c'est un canon ! »

Si Luci n'avait pas été à côté de moi, je me serais senti obligé de répliquer par une remarque virile du genre, *Il y en a vraiment qui sont veinards*, mais là je me contentai de demander si le couple avait eu des enfants. Reprenant un ton plus professionnel, s'étant peut-être senti légèrement censuré, Soutelo répondit qu'ils avaient une fille, Sandra. Elle avait quatorze ans et était en quatrième au lycée français Charles-Lepierre. Puis il me dit que la victime possédait une entreprise de construction ayant des bureaux à Paris et à Lisbonne, et qu'en plus de cette maison et d'une autre située en Algarve, il était propriétaire d'un grand appartement à Paris, rive droite, face à la tour Eiffel. Il avait quitté Paris pour rentrer à Lisbonne quatre ans plus tôt. Sa voiture, une Alfa Romeo spider de 1967, se trouvait dans un garage privé, à proximité. Aucun des voisins interrogés jusqu'à présent n'avait entendu de coup de feu la veille. La bonne avait découvert le corps ce matin à dix heures. Elle s'appelait Maria Grimault.

« Je me suis dit que vous alliez vouloir lui parler tout de suite » me dit Soutelo. « Elle vous attend à la cuisine. Derrière cette porte » ajouta-t-il, avec un geste de la main.

Cependant que je luttais contre l'envie de ne pas bouger, et de rester prudemment à l'écart d'une affaire sur laquelle je ne me sentais pas encore prêt à enquêter, Eduardo Fonseca, le plus expérimenté des techniciens de la police scientifique, descendit l'escalier au fond de la pièce, tenant amoureusement son Nikon, le visage sortant de sa capuche comme un renard de sa tanière. Il prit rapidement deux instantanés – le flash nous éclaboussant les yeux – avec la jubilation d'un gamin étrennant un cadeau d'anniversaire. « Henrique Monroe, pris en flagrant délit sur la scène de crime ! » s'exclama-t-il.

Comme la plupart des Portugais, Fonseca prononçait *Monroe* comme *Monroy*. Je lui pardonnais ça, ainsi que sa voix, tellement forte qu'elle vous donnait envie de rentrer sous terre, parce que c'était le plus adorable des hommes.

Il prit ma main dans les siennes ainsi qu'il le faisait toujours. Après l'avoir présenté à Luci, je demandai : « Je suppose que tu as déjà photographié le corps.

– Oui. Maintenant je prends tout ce qui m'attire l'œil. » Il repoussa sa capuche. La sueur avait plaqué les quelques mèches qui lui restaient sur son front. En vieillissant, il ressemblait de plus en plus à un chihuahua – tout petit avec des yeux enfoncés et des poignets aussi pâles et minces que des branches de céleri. Si seulement il pouvait manger un peu plus. Et arrêter de fumer. Bien qu'il prétende que c'est justement grâce au goudron et à la nicotine qu'il tient encore debout.

« Bon, pour l'instant, il y a quatre choses à savoir, Monroe » dit-il, expéditif, très professionnel, tout à coup. « Un : on a trouvé des mégots de cigarettes dans les cendriers, ici, dans le salon et dans la chambre de la victime – quatre Marlboro Lights et deux Gauloises blondes ici, une Marlboro dans la chambre. Pas de traces de rouge à lèvres sur aucun des mégots. On les a déjà ramassés. Deux : il y a une empreinte de pas sanglante sur la chemise de Coutinho. Trois : ...

– Attends » l'interrompis-je. « L'empreinte est-elle assez complète pour permettre d'identifier la chaussure ?

– Oui, et je l'ai photographiée. Trois : j'ai trouvé des lamelles de plastique et ce qui ressemble à de minuscules morceaux d'éponge ici, sur ce tapis. J'en ai des échantillons.

– Un silencieux ? » demandai-je.

« Oui, une bouteille de soda avec des morceaux d'éponge, selon moi. Quatre : on a trouvé...

– Ça marche, vraiment ? » l'interrompit Luci.

« Oui, mais seulement pour des armes de petit calibre. Ce qui nous amène au quatrième point : on a trouvé l'étui de la balle – du neuf millimètre – et le projectile. Il a traversé le dos de Coutinho et il est allé se ficher dans le mur à côté de l'escalier. C'est Bruno qui les a. » Il lut dans mes pensées et anticipa ma question suivante. « Il est là-haut, à la recherche d'autres traces de dinosaure.

– Des traces de pas sanglantes » expliquai-je à Luci.

« Bruno, c'est Bruno Vaz » ajouta Fonseca. « Son disque est rayé, alors méfiez-vous.

– J'ai bien peur d'être larguée, là » lui dit Luci comme pour s'excuser.

« Il est au PC » expliqua Fonseca, voulant dire membre du Parti communiste portugais. « Si vous parlez politique, il appuie sur le bouton. » Il fit tourner son doigt en boucle et se mit à ronfler.

« Est-ce que Sudoku a déjà jeté un coup d'œil au corps ? » demandai-je.

Sudoku était notre expert biomédical et un champion des grilles de chiffres japonaises. Joao Ferreira de son vrai nom.

« Sudoku est chez lui avec la grippe, le pauvre, mais Bruno et moi avons la situation en main. » Fonseca se glissa vers moi et ajouta dans un murmure : « La victime avait une invitée dans son lit la nuit dernière. Je parie cent euros qu'elle est responsable de ce merdier ; cinquante de plus qu'elle est française et qu'elle fume des Gauloises blondes.

– Désolé, pour ce qui est des paris, Ana a supprimé mon budget » lui répondis-je. « Elle craint que Godzilla et King Kong n'aient plus rien à manger. Le docteur Zydowicz est arrivé ?

– Il est de la partie aujourd'hui ? Putain, mais ça va bientôt être les Nations unies ici !

– Tout juste. Et les idéogrammes sur le mur, tu as pris des photos ?

– Mais oui, honorable inspecteur » répondit Fonseca en mimant une courbette à la japonaise.

Je poussai un soupir de consternation face à tant de mauvais goût. Ce qui n'eut pour résultat que de le faire éclater de rire.

« Quand tu auras fini de te marrer », dis-je, « envoie-moi tes meilleures photos par mail. Est-ce que les idéogrammes ont été tracés avec du sang ?

– Oui, et nous en avons un spécimen. Le sang de la victime, très probablement.

– Il est mort depuis longtemps ?

– Dix-huit à vingt-quatre heures – compte tenu que c'est un sauna, ici, et qu'il se décompose à toute vitesse. »

Quand je lui demandai s'il avait récupéré le téléphone portable de la victime, il me répondit qu'ils l'avaient cherché partout sans le trouver. « Je parie cent dollars que le meurtrier l'a pris » dit-il à Luci.

« J'ai dans l'idée qu'il vaut mieux éviter de parier contre vous » rétorqua-t-elle.

« En voilà une fille intelligente ! » me fit-il en lui adressant un clin d'œil suggestif.

« Une *inspectrice* intelligente » l'avertis-je, ravi de pouvoir à la fois l'asticoter et marquer le coup.

« Allons, c'était sans vouloir offenser personne, Monroe. » Puis, s'adressant à Luci : « Désolé. C'est juste que vous êtes nouvelle et que vous avez quoi... quatorze ans ? »

Elle leva son index en l'air.

« Dix-huit ? Vingt ? »

L'enthousiasme juvénile de Fonseca fit sourire Luci. « Vingt-sept » répondit-elle.

« Eh bien, à côté de ce vieil âne grognon », fit-il, me désignant du pouce, « vous avez l'air d'une adolescente... Oh, devine ce que j'ai fait, Monroe ! » ajouta-t-il, et, sans attendre ma réponse, il s'écria : « J'ai photographié toutes les pages du carnet d'adresses de la victime !

– Mais pour quoi faire ?

– L'affaire de la Mercedes perdue. »

Un beau loupé. En 1984, un ambassadeur portugais avait été arrêté pour avoir percuté un ancien associé juste devant la maison de celui-ci, à Benfica. La Mercedes du suspect avait été évidemment placée en fourrière, et le photographe dépêché sur place s'était dispensé de prendre des clichés du pare-chocs cabossé et taché de sang ni de quoi que ce soit d'autre. Tout au moins est-ce ce qu'il avait dit

à ses supérieurs, bien que tout le monde l'ait plus tard soupçonné d'avoir été arrosé. Malheureusement, l'après-midi même, la voiture avait disparu. Sans Mercedes et sans photos, mais avec des espèces qui avaient changé de main au ministère de la Justice, l'ambassadeur n'avait même pas eu à comparaître au tribunal. Je tombe de temps à autre sur son gros visage suffisant dans le *Público*, le quotidien de prédilection d'Ana. Il est devenu catholique fervent sur le tard et milite contre l'adoption par des couples de même sexe et la procréation médicalement assistée. Il s'achètera sûrement sa place au paradis.

« Beau boulot » dis-je à Fonseca. « Et il se trouve où, ce carnet d'adresses ? »

– Il t'attend au premier étage – sur le bureau, dans la bibliothèque. Et tu sais quoi, Monroe ? Coutinho avait quatre ministres dans sa poche ! »

Je sifflai pour lui faire plaisir.

« Il a les numéros de portable de quatre ministres dans son répertoire » expliqua-t-il à Luci, radieux. « Pour Lisbonne, un nouveau record ! » Il essuya une grosse goutte de sueur de son menton d'un geste crâne. « J'ai dans l'idée qu'on va faire d'autres trouvailles dans son ordinateur – peut-être les numéros de ses comptes bancaires suisses ! Quelqu'un a envie de faire un saut à Zurich ? »

– Où as-tu trouvé son ordinateur ? » demandai-je.

« Également sur son bureau, dans la bibliothèque. Un MacBook Air. Joli ! On l'a envoyé chez Joaquim. »

Joaquim était l'informaticien spécialiste de nos services techniques. « Et après ça, tu fais quoi ? » demandai-je.

« Nicki et moi on a rendez-vous avec la chambre à coucher de la victime. » Il pressa ses lèvres contre l'obturateur de son appareil photo. Il faisait son numéro à l'intention de Luci.

Pour y mettre fin, j'intervins : « Inspecteur Pires, voyez si vous trouvez un téléphone portable dans une salle de bains ou un autre endroit inhabituel. Je serai dans la bibliothèque. »

Bien que Fonseca en ait photographié toutes les pages, je voulais mettre la main sur le carnet d'adresses avant toute chose, si bien que je montai les marches à sa suite, lui demandant dans la foulée de ne pas parler du meurtre à sa femme ou à ses enfants.

Heureusement, il avait déjà branché la climatisation dans la bibliothèque. Les murs étaient lambrissés, les rayonnages remplis de livres, du sol au plafond. Tous étaient parfaitement rangés, sauf un dictionnaire français-farsi fourré à plat sur un rayon du bas, près du bureau.

À l'entrée de la pièce, il y avait une vitrine verrouillée renfermant des éditions anciennes d'auteurs classiques français tels que Zola et Stendhal. Les CD de Coutinho s'y trouvaient aussi – Piaf, Polnareff, Aznavour et d'autres chanteurs populaires français des années 1960 et 1970. Dans le coin musique classique, assez limité, il n'y avait presque que du Érik Satie et du Claude Debussy.

Le bureau était un meuble ancien, lourd, en bois sombre, avec pieds en pattes de lion. Le carnet d'adresses se trouvait à côté d'un téléphone noir brillant. Il était en peau, et exactement de la même nuance de vert que les feuilles des genévriers qui poussaient sur notre ranch. Coutinho avait une écriture soignée, compacte, bien que ses S et ses G en capitales fussent surchargés de fioritures. Ana aurait dit qu'il devait probablement faire sursauter les gens de son entourage avec des manifestations d'exubérance ponctuelles.

Je trouvai tout de suite les noms des quatre ministres ; ils figuraient à la lettre G, rubrique *Governo* : José Pedro Aguiar-Branco, Défense nationale ; Miguel Macedo, Intérieur ; Paula Teixeira da Cruz, Justice ; et Miguel Relvas, relations avec le Parlement. Parcourant le répertoire de A à Z, je découvris également les numéros de portable d'António Amorim, le grand patron de notre plus gros exportateur de bouchons de liège ; Mariza, la célèbre chanteuse de *fado* ; et Fernando Gomes, l'ancien maire de Porto. Il avait également les numéros de portable de plusieurs personnalités françaises, dont le ministre des Affaires étrangères.

Sur le mur au-dessus du bureau, une couverture de magazine encadrée : la victime représentée dans *Exame*, posant devant son cabriolet Alfa Romeo, l'air distingué et sûr de lui – mais aussi avec une lueur espiègle dans les yeux, comme pour montrer au lecteur qu'il n'était pas encore trop vieux pour se glisser hors de chez lui à deux heures du matin et foncer dans l'Avenida da Liberdade à cent soixante kilomètres heure – passe-temps favori des pilotes de

Formule 1 ratés de notre ville. La voiture tape-à-l'œil de la couverture semblait être sa façon de nous dire qu'il avait le goût du risque. Et qu'il n'avait aucune honte à réaliser d'énormes profits dans un pays en faillite.

Au-dessus de la photo, un titre accrocheur : *Comment tenir la route malgré la crise économique*. Il était difficile de ne pas les trouver déplaisants, lui et le rédacteur en chef, surtout quand votre salaire avait été réduit d'environ vingt pour cent au cours des deux dernières années.

En dessous de la couverture encadrée, il y avait six aquarelles représentant une petite fille – nue et exubérante. Elles étaient exécutées à grands traits amples, à la manière d'une calligraphie orientale. Dans la plus frappante, elle courait sur une plage, les bras tendus devant elle, comme après son propre potentiel de joie.

Le pantalon de toile bleue de la victime était plié sur l'assise d'un fauteuil, dans sa chambre. Dans sa poche droite, un épais portefeuille en cuir renfermant environ quatre cents euros en billets. Dans la gauche, un briquet Dunhill en or et un porte-clés en argent avec l'écusson Alfa Romeo. Sur la table de nuit, il y avait un paquet de Marlboro Lights à moitié plein et un cendrier en porcelaine céladon vert jade. Coutinho – ou quelqu'un de la famille – avait manifestement un goût pour la Chine ou le Japon, ce qui me fit penser que le tueur l'avait peut-être bien forcé à tracer les idéogrammes asiatiques sur le mur avec son propre sang.

Des photos de la femme et de la fille de la victime encombraient un coin du bureau. Elles étaient blondes, jolies, et, sur un cliché particulièrement évocateur, pris à la plage, l'une et l'autre avaient le même air perplexe, impatient avec le photographe. On devait depuis longtemps s'agacer et rire en famille de ce que Coutinho prenait trop de temps pour faire sa mise au point.

De retour en bas, je trouvai Pires en train d'étudier les toiles du salon.

« Paula Rego est bien trop célèbre pour qu'un cambrioleur, même sans instruction, passe à côté » me dit-elle. Elle désigna un dessin du poète Fernando Pessoa lisant un journal déployé. « Et celui-ci est de Julio Almeida, un artiste plein d'avenir dont on parle beaucoup